[DPEDZ : Page 12 BEGINS]

**VICE—VERSA** [DPEDZ : Title spanning Page 12 and Page 13]

**UN HOMME CHANGE DE SEXE**

**D’après les documents authentiques et scientifiques réunis par Niels HOYER**

*Voyant en la personne du professeur Werner Kreutz l’unique planche de salut – puisque le savant allemand lui promettait de parachever sa métamorphose – Andreas Sparre résolut de suivre aveuglément ses conseils et ses indications. Mais, enfin que « Lili puisse survivre », il fallait « qu’Andreas Sparre disparaisse ». Le jeune peintre partit pour Berlin où selon l’avis de Werner Kreutz, il s’agissait de subir « certain traitement préliminaire », avant d’entrer à la Clinique Féminine de Dresde.*

*Nous suivrons bientôt le patient dans les cabinets de consultation où le pourcentage masculin et féminin de son être organique et physique sera soigneusement dosé par des spécialistes, et nous l’accompagnerons également dans la salle d’opérations. Mais commençons par jeter un coup d’œil sur la vie du jeune homme, afin de retracer les diverses étapes de l’évolution de Lili, c’est-à-dire de son moi féminin.*

*Enfant, Andreas se révèle un solide gamin, impétueux et batailleur, bien qu’il ait un goût pour les poupées et les toilettes de petite fille. Comme adolescent, il se montre déjà doué d’une sensibilité d’artiste, et d’un penchant sentimental très prononcé ; les nombreuses flummes juvéniles qu’il nourrit envers ses jeunes amies démontrent qu’il s’agit d’un tempérament parfaitement sain et normal.*

*Alors qu’il était étudiant des Beaux-Arts, Andreas eut le coup de foudre pour une de ses camarades, Grete, qu’il épousa peu après, et qui fut la compagne tendre et dévouée de sa vie d’artiste. Tous les deux peignaient sculptaient et leurs noms figurèrent bientôt aux expositions scandinaves et parisiennes. Par une tragique ironie du sort, ce fut Grete qui contribua à la première incarnation de « Lili ». Un jour qu’elle était en train de peindre, son modèle (une jeune femme) lui fit défaut. Elle eut alors l’idée de costumer son mari en femme, et le déguisement réussit si bien que les époux résolurent aussitôt de mystifier leurs amis. Une camarade baptisa la pseudo-jeune femme, qui depuis porta le nom de Lili.*

*C’est ainsi qu’une banale farce d’atelier allait mener à un drame poignant.*

*Lili parut à des bals travestis, à des fêtes d’artistes, sur la plage de Capri, au sien de sa propre famille ; elle inspira de nombreuses toiles de Grete ; elle devint bientôt indispensable à leur vie. La mystification fut partout complète, et Andreas put bientôt se convaincre, avec stupeur, que non seulement personne ne le reconnaissait, mais que « Lili » exerçait une attraction puissante sur le sexe forte… Dans un cercle artistique de Paris, un vieux gentilhomme s’éprit « d’elle », la poursuivit de ses avances, et finit par demander sa main.*

*Mais ces plaisanteries, si distrayantes qu’elles fussent, servaient mystérieusement les desseins de la nature. Le* [DPEDZ : Column break but paragraph continues] *déguisement devenait une habitude, développait le penchant d’Andreas. « Lili » s’affirmait de plus en plus, ébranlant la santé du jeune homme exaspérant ses nerfs, lui enlevant peu à peu le goût de vivre.*

*Voici le récit de cette métamorphose, tel qu’Andreas la conta à son ami Niels Hoyer peu de temps avant d’entrer à la clinique de Berlin.*

**Lé récit d’Andreas Sparre(1)**

A Paris, au Salon d’Automne où Grete et moi nous exposions tous les deux, nous fîmes un jour. en 1927, la connaissance d’un sculpteur français, Jean Tempête. Cette rencontre me valut de bien singulières aventures.

Cet artiste possédait une maison de campagne près de Balgencie, une petite ville du Loiret. Avec le concours de quelques amis, il avait l’intention de [m\_nter] au théâtre municipal un spectacle d’amateurs, dans un but de bienfaisance. Il nous invita, ma femme et moi, à y prendre part. Le « théâtre » où nous devions paraître était une sorte de « café-ta-bac » avec une salle attenante qui servait d’habitude au cinéma. Il n’y avait qu’un seul décor, d’ailleurs inutilisable, et Grete fut immédiatement désignée comme peintre-décorateur. A 6 heures du soir, tout était prêt, et nous devions lever le rideau à 9 heures.

Vers 7 heures, je me rendis à la gare en compagnie de Tempête, pour chercher le seul membre de la compagnie qui manquait à l’appel. Il s’agissait d’une jeune femme qui devait jouer un petit rôle, celui d’une Parisienne très chic. Le train entra en gare : c’était le dernier, et notre Parisienne ne s’y trouvait pas. Tempête était fou de rage. Bien que le rôle fut insignifiant, sans la jeune femme la pièce tout entière s’effondrait.

- Eh bien, nous demanderons à Grete de la remplacer, déclarai-je.

- Excellente idée ! s’écria Tempête, et à peine avions-nous pénétré dans le soi-disant « hôtel » où nous étions descendus, qu’il se précipita sur ma femme. Extenuée par le travail qu’elle venait d’accomplir au théâtre, elle était étendue sur un divan branlant.

- Mais il n’en est pas question, s’exclama-t-elle, j’en serais incapable, même avec la meilleure volonté du monde !...

Puis elle me glissa un regard furtif :

- Mais peut-être « Lili » pourrait-elle s’en charger…

- Qui est « Lili » ? demanda Tempête.

- Ne vous en préoccupez pas. L’essentiel c’est qu’elle veuille bien accepter le rôle. Elle le jouera sans la moindre difficulté.

[DPEDZ : Text divided by two cubes centered in the column.]

Lorsque le soir arriva et que nous levâmes le rideau devant une salle comble, pas un seul spectateur ne soupçonna que « Lili » n’était pas une femme. Bien plus, le pharmacien de Balgencie, doué d’un tour d’esprit poétique et qui était membre du Comité de bienfaisance, s’éprit de « Lili »

au point d’envoyer à la mystérieuse inconnue une boîte de savon à la violette..

Ce soir-là, je fis la connaissance de celui qui allait devenir mon ami le plus dévoué, Claude Lejeune, le ténor de la revue, le seul acteur professionnel parmi nous.

J’avais déjà remarqué dans le courant de la journée ce jeune artiste dont l’esprit gavroche aurait pu égayer les bars de Montmartre. Il avait des traits asymétriques, des yeux pâles, profondément enfoncés dans les orbites, et un drôle de [DPEDZ : Cloumn breaks but paragraph continues] petit nez pointu. Au premier abord, il pouvait paraître laid, mais, si on l’examinait attentivement, l’on était frappé par la bonté et la générosité qui émanaient de toute sa personne.

Je dois dire que, tant que j’avais incarné Andreas, Claude m’avait battu froid, mais il en fut tout autrement dès qu’il me vit costumé en « Lili ». Naturellement de même que mes autres camarades, il fut mis dans le secret de ma métamorphose. Quant aux spectateurs, nous observâmes à leur égard la plus stricte discrétion.

Aussi les habitants de Balgencie, qui avaient eu l’idée d’organiser un bal à la suite de la représentation théâtrale, n’y virent-ils que du feu. A la demande de tous mes amis, j’avais gardé mon costume féminin, et j’apparus une fois de plus aux yeux de ces braves gens comme une jeune femme attrayante, incarnant le plus pur chic parisien.

Je fus traité avec la plus exquise courtoisie, et je m’amusai prodigieusement. Je dansai bien plus que les jeunes femmes authentiques. Et, lorsque je pus enfin m’arracher à mes nombreux soupirants, je vis Claude Lejeune qui s’avançait. Il s’inclina devant moi, avec une de ses mines les plus comiques, vissa son monocle dans l’œil, rougit, et dit solennellement :

* Mademoiselle, si vous n’êtes pas trop fatiguée, je sollicite l’honneur d’être votre cavalier.

Je levai sur lui un regard surpris et j’acquiesçai d’un hochement de la tête. Ce soir-là, nous dansâmes souvent ensemble, mais nous n’échangeâmes que quelques mots à bâtons rompus.

La « bonne société » de Balgencie se tint dignement à l’écart de nos fêtes, à l’exception d’un maître-adjoint, « M. René », ainsi que tout le monde l’appelait, et qui était célibataire. Charmant homme, il prit part à toutes nos excursions nocturnes, et ce fut lui qui proposa aux conseillers municipaux, réunis en assemblée solennelle, d’organiser une autre fête de charité, avec le concours de « la bande de Paris », comme il nous appelait.

La proposition fut acceptée à l’unanimité, et une invitation officielle nous fut lancée. Nous décidâmes de monter un carnaval nautique sur la Loire. La « nef de Cupidon » devait voguer à la tête d’une procession de bateaux fleuris.

Grete fut chargée de la décoration. M. René mit à notre disposition une vielle barque à fond plat, ainsi que son débarcadère et… sa cave à vin/ Mais, lorsque tout fut prêt et que la barque, dont la voile était ornée d’un grand cœur rouge, fut lancée, il devint clair qu’à cause même de la somptueuse mise en scène il était extrêmement difficile de manœuvrer. A Balgencie, la Loire roule des flots impétueux. Il fallait donc que Cupidon et les personnages de sa suite fussent de bons nageurs. Aucune des jeunes femmes de la ville ne pouvait assumer ce rôle périlleux, Jean Tempête me demanda discrètement si je voulais m’en charger à condition que Claude Lejeune m’accompagnât. Mes amis savaient que j’étais un nageur expert et vigoureux. J’acceptais, au nom de « Lili » et au nom de Claude, qui entre temps était devenu notre grand ami.

Il advint donc que j’apparus ce soir-là sous les traits de Cupidon adolescent… La population tout entière était assemblée sur le rivage, pour acclamer le dieu de l’Amour ; et, comme il voguait en triomphe, il prit son arc d’or et décocha une pluie de flèches sur la foule qui applaudissait. Et tout le monde crut que le masque de Cupidon cachait le visage d’une jeune femme/

Claude fut chargé à la fin du carnaval de me ramener à mon hôtel et de me frayer un passage au milieu des spectateurs enthousiasmés. Lorsqu’il me re [DPEDZ : Column break but paragraph continues] conduisit dans ma chambre, il me regarda longuement, puis murmura :

* N’importe comment vous vous habillerez, ma petite, vous serez toujours une jeune fille !

Il s’interrompit confus de sa propre témérité. Je le fixai d’un air surpris.

- Que voulez-vous dire, Claude ? m’écriai-je.

- Rien, rien, je vous assure, répondit-il. Et pourtant… si je confiais à Lili les idées qui m’ont hanté toute la journée, frère Andreas serait sans doute très fâche…

[DPEDZ : Text divided by two cubes centered in the column.]

Il y a de cela environ deux ans, mon vieil ami Iven Persen, du Théâtre royal de Copenhague, monta une série de représentations à Paris. Sa femme, la célèbre danseuse Ebba Persen, l’accompagnait, et une de ces soirées fut consacrée à la danse.

Mais le corps de ballet était extrêmement limité, un danseur manquait à la troupe et Iven me demanda si je voulais me joindre à la compagnie. J’acceptai sans enthousiasme.

Au cours des répétitions qui durèrent fort longtemps, je dus sans doute me surmener. En tout cas, je fus atteint pour la première fois de fort étranges hémorragies. Je saignai du nez, mais d’une façon si abondante, que Grete s’en inquiéta et me supplia de renoncer à mon rôle : mais je refusai, ne voulant pas mettre mon vieil ami en mauvaise posture. Je tins bon, bien que ces hémorragies revinssent au cours des répétitions successives. Et ce qu’il y a de plus étrange, c’est qu’à chaque fois j’étais saisi d’une accès de sanglots convulsifs. Après la crise, je me sentais libéré, comme si je sortais d’une espèce d’engourdissement. On eût dit que quelque chose de nouveau, d’inconnu, remuait en moi ; mon être tout entier semblait transformé, comme si une digue avait été brusquement rompue.

Jamais la musique n’avait agi sur moi d’une façon aussi troublante, aussi bouleversante qu’au cours de cette soirée. Ce fut à cette époque que mon caractère subit une profonde transformation. Jusqu’ici, mon attitude envers mes semblables était plutôt impérieuse et condescendante. Dès la première répétition, je fus tourmenté par un sentiment de défaite. J’étais saisi d’un brusque désir de renoncer à moi-même, d’obéir, de me soumettre entièrement à une volonté autre que la mienne… Au cours de la représentation, mon vieux camarade Iven et sa femme jouaient les premiers rôles. Il y a de cela un an, nous avions passé tous trois des heures joyeuses à Copenhague. Il ne m’était jamais venu en tête d’être le subordonné d’Iven, de reconnaître en lui « mon maître ». Mais ce soir-là j’étais devenu son esclave, je rougissais comme un enfant lorsqu’il m’adressait une recommandation… Et, s’il m’approchait, je me sentais plein de confusion… Pourtant, aux désordres psychiques que je ressentais il ne se mêlait aucun élan érotique. A ce point de vue nous étions, Iven et moi, des hommes parfaitement équilibrés. Aussi je n’arrivais pas à comprendre ce qui se passait. Cela était tout simplement. Et ce ne fut pas moi, mais Grete qui fut la première à s’apercevoir de cette nouvelle « humilité », comme elle disait en plaisantant. Grete en riait et me taquinait, mais son sourire cachait une profonde surprise.

[DPEDZ : Text divided by two cubes centered in the column.]

Au cours des semaines qui suivirent, mon état nerveux empira. A des intervalles réguliers j’étais victime de ces étranges crises de dépression accompagnées de violentes hémorragies et du dou-[DPEDZ : Column break, paragraph continues onto the next page]

Voir Voilà no 185

[DPEDZ : Page 12 ENDS]

[DPEDZ Images and Captions :

Image 1- **Location** : Bottom Left. **Description**: Andreas dressed as a woman, posing with Claude Lejeune. **Caption:** Andreas costume en femme éveilla l’intérêt de Claude Lejeune, joyeux compagnon et ami dèvoué.

Image 2- **Location** : Top, left corner. **Description**: On the left, Andreas dressed as a man, sitting on a chair with a dog on his lap. On the right, Andreas dressed as a woman, posing while pointing to a painting. **Caption:** Andreas Sparre cédait de plus en plus souvent à son « moi féminin » ]

[DPEDZ : Page 13 BEGINS]

**VICE—VERSA** [DPEDZ : Title spanning Page 12 and Page 13]

[DPEDZ : Continuation of paragraph from previous page] leurs intenses. Et puis il y avait ces accès de larmes incompréhensibles. Au début, je pensais que j’avais déplacé quelque organe interne au cours des représentations de ballet, et Grete partageait mon avis. Nous nous rendîmes chez un docteur… Celui-ci me mena à son tour chez un spécialiste de Versailles. Il examina attentivement mon cœur et ne cacha pas sa surprise… Enfin, il déclara qu’il avait trouvé d’étrangers irrégularités dans mes organes internes… Pour le reste, il considérait que la seule chose à faire était d’attendre, d’autant plus que j’étais d’une excellente constitution.

Certes, le médecin ne m’avait rien dit de bien précis, mais cet entretien m’inspira de la confiance et même une sorte d’espoir mystique. A présent j’étais entièrement convaincu que quelque chose de tout à fait extraordinaire était en train de se passer en moi. L’expression du docteur m’en disait bien plus long que ses paroles… Alors, de même que bien des malades qui ignorant leur mal, je me mis à acheter des livres scientifiques traitant des problèmes sexuels. Bientôt, j’avais acquis de sérieuses connaissances en cette matière, je suis bien des choses dont le profane ne se doute pas. Et pourtant, je compris que les faits se rattachant à des hommes et à des femmes normaux ne pouvaient éclairer mon propre cas qui demeurait mystérieux.

Et c’est ainsi que je formai en mon esprit une opinion indépendante, à savoir que j’étais en même temps un homme et une femme en un seul corps, et que la femme en moi était en train d’affirmer sa supériorité sur l’homme. Mais, lorsque je soumis ma théorie à des médecins, ils l’accueillirent avec dédain. Les plus courtois me soignèrent gentiment, en invoquant toutes sortes de maladies, tandis que d’autres me traitèrent d’hystérique, ou de fou tout simplement.

Ce fut une période terrible. Ma santé déclinait, bientôt je perdis le sommeil. Grete fut la seule qui crut en mon hypothèse. C’est à elle que je dois d’avoir gardé l’espoir de trouver un jour le salut.

L’unique ami qui se rendit plus ou moins compte de mon état était Claude Lejeune. A cette époque, il fut notre consolateur. Sans que nous ayons eu besoin d’echanger des paroles, il devinait ce qui était caché derrière le calme apparent que nous lui témoignions, Grete. moi et… « Lili ». Et, lorsqu’il venait nous voir le dimanche, l’ancienne gaieté renaissait.

De même que Grete, cet ami avait compris que le seul esprit qui était encore vivant en moi était « Lili ». Ils le croyaient fermement tous les deux. Aussi, tous les deux encourageaient « Lili » à s’incarner aussi souvent que possible.

Je cédais de plus en plus souvent la place à mon « moi féminin », et Claude s’en montrait heureux. Lorsque je l’accueillais costumé en « Lili », il s’empressait autour de mou. Souvent, il m’emmenait dans le parc de Versailles, où nous faisions de longues promenades. Pendant une de ces soirées, comme nous errions bras dessus, bras dessous sur la terrasse, nous entendîmes une jeune femme dire à son compagnon : « Regardez, voilà un couple d’amoureux ! »

[DPEDZ : Text divided by two cubes centered in the column.]

Au cours de ce dernier été passé à Versailles, je m’aperçus que, lorsque je me trouvais dans la rue ou que je me promenais dans le parc, les gens se mettaient à me fixer avec surprise. D’ailleurs, j’éveillais la curiosité même dans les magasins où j’étais un vieux client. Il est vrai que cela avait commencé bien avant, lors de mes séjours à Paris, mais jamais cela ne s’était répété aussi souvent. Il faut bien le dire : les Parisiens sont les gens le plus polis, les plus indifférentes et les plus blasés du monde. Tandis que les Versaillais sont des demi-provinciaux.

Comme je me hâtais un matin vers le parc où j’allais peindre tous les jours, je pris un raccourci, et traversai le corridor de l’Hôtel des Réservoirs, où plusieurs garçons d’étage étaient assemblés. Je ne leur prêtai nulle attention, mais à peine avais-je fait quelques pas, que j’entendis une exclamation derrière moi :

* Regardez la belle môme habillée en homme.

Extérieurement, notre vie n’était guère changée. Je me montrais même fort gai lorsque je recevais la visite de mes amis, mais je m’efforçais surtout d’observer cette attitude envers ma femme, car je craignais qu’elle ne lût mes pensées, qui devenaient de plus en plus mélancoliques. Je voyais bien à présent inquiète. Elle cherchait à dominer son angoisse, et me montrait un visage souriant, qui ne dissimulait qu’à moitié son angoisse.

De temps en temps, je ne résistais pas à mon instinct d’incarner « Lili », la jeune femme frivole et insouciante. Je savais bien hélas que cette « Lili » était plus gaie que moi : oui, nous nous en rendions compte tous les deux. « Lili » était seule capable de consoler Grete, et, à la demande de cette dernière, mon moi féminin s’installait, demeurait pendant plusieurs jours parmi nous. En la compagnie de « Lili », Grete trouvait les nuits moins longues et moins angoissantes, car « Lili » s’endormait plus vite qu’Andreas, et Grete, elle aussi, pouvait alors dormir… Mais, sans que Grete le sache, je pleurais souvent. Cet être nouveau que je sentais croître en moi avait toujours eu son univers de rêves. A présent, ces songes ne revenaient que fort rarement, mais ils présentaient toujours les mêmes images : c’était l’hiver, un hiver glacial et désolant, et Lili attendait le printemps ensoleillé.

C’est dans cet état d’âme tourmenté et douloureux que nous atteignîmes le mois de février. Nos amis Elena et Ernesto étaient à Paris. Vint le jour où Elena me conduisit chez cet homme étrange qui venait d’Allemagne.

Aujourd’hui, c’est le 3 mars. En moins de deux mois ce sera le 1er mai. C’est l’extreme limite que je me suis fixée. Lili survivra-t-elle, naîtra-t-elle à une novelle existence ?

Son sort est entre les mains de Werner Kreutz.

(A suivre.) **Niels HOYER.**

Reproduction même partielle interdite.

(Copyright by Niels Hoyer)

[DPEDZ : Images and Captions :

Image 1- **Location :** Bottom right **Description**: Andreas dressed as Lili in dark clothing and a necklace. He is somewhat crouching down, while petting a dog.

Image 2- Location: Bottom right **Description:** Andreas dressed as Lili, wearing a short, white dress with a white flower hat and black heels.

**Caption**: Andreas Sparre, déguise, [mysti] ses amis les plus chers. Cette banale farce d’aieller allait aboulir à la plus extraordinaire métamorphose : voici ci-dessus, la dernière photo de Lili Elbe, prise à Copenhague en 1931.

[DPEDZ : Page 13 ENDS]